

poir du sommeil... Il se leva, se promena en marchant à grands pas, se rassit et finit par dire :

— Je ne dormirai pas... autant vaut répondre à sa lettre.

Il se mit à un secrétaire et écrivit.

“ Je ne vous en veux pas, George. Comme vous le dites très bien, chacun a son caractère : je ne vous dirai donc rien sur vos projets. Il faut laisser à ses amis le droit de faire ce qui leur convient. D'ailleurs, je ne voudrais pas empêcher Mlle de Mérinville, qui est ma parente, de faire un bon mariage, et, pour ce qui vous regarde, comme vous placez votre bonheur dans des idées qui ne sont point celles de personne, il est possible que vous soyez heureux avec cette jeune fille, à laquelle j'avoue n'avoir pas fait jusqu'à présent la moindre attention.

“ Venez me prendre demain soir à neuf heures : je vous présenterai à Mme d'Herby, sa grand'mère, chez laquelle toutes les jeunes personnes de la famille se réunissent le dimanche.

“ A demain ici.

” HERMANN DE MONTIGNY.”

Après avoir plié cette lettre, Hermann la plaça avec celle de George dans un tiroir du secrétaire dont il prit la clé. Jamais un papier écrit, jamais une lettre qui lui était adressée, quelque insignifiante qu'elle pût être, ne restait sur le bureau d'Hermann. Il écrivait rarement ; ses lettres étaient courtes, vagues et composées de phrases arrangées pour ne présenter que des idées générales : souvent même, au moment de les envoyer, se décidait-il à les jeter au feu et à les remplacer par une visite.

Parfois il citait ce mot d'un homme d'état :

“ Avec quelques lignes de l'écriture du plus honnête homme, il est facile à un ministre habile de trouver moyen de le faire pendre.”

Hermann chercha enfin le repos dont il avait besoin, fatigué par des émotions qui n'étaient guère de son âge.

Le lendemain matin, quand le jour commençait à paraître et qu'Hermann, après plusieurs heures d'une pénible insomnie, venait à peine de s'endormir, le bruit que la porte de sa chambre fit en s'ouvrant brusquement, et son nom prononcé à haute voix par son domestique, le tirèrent violemment de son sommeil. Son premier mouvement fut d'impatience ; le second, tout aussi naturel et plus spontané, s'il est possible, fut de se jeter à bas du lit et d'arracher une lettre des mains d'un homme qui suivait son domestique, en s'écriant :

— C'est toi, Joseph !

— Oui, monsieur le comte, répondit une espèce de paysan en bottes de courrier, couvert de boue et de poussière, l'air harrassé et satisfait en même temps, et que certes le domestique n'eût point, sans un ordre exprès, laissé pénétrer dans la chambre élégante de son maître.

— C'est moi... soixante heures à cheval, pas davantage, pour faire deux cent vingt lieues... C'est aller, cela ! mais dix lieues de plus à faire, je restais en chemin : je suis moulu !... Lundi dernier M. Gourby, le notaire de Beauchamp, me dit :

— Joseph, tiens-toi prêt à partir pour Paris d'un moment à l'autre : c'est pour M. le comte de Montigny ; tu le connais bien : il a passé six mois ici l'année dernière. Il ne faudra pas perdre un instant ; crève tes chevaux si tu le veux, paie tout ce qu'on te demandera, mais arrive... Et me voilà ! M. Gourby m'avait donné l'argent du voyage... mais si monsieur est content de mon zèle..

Hermann en ce moment, avait fini de parcourir la lettre ; il mit

quelques louis dans la main de Joseph, ordonna au domestique de le faire dîner et reposer, et ajouta :

— Quand tu ne te sentiras plus de la fatigue, Joseph, tu partiras et tu remercieras bien M. Gourby.

— Monsieur le comte aura sans doute une réponse à me donner ?

— Non... c'est inutile ; j'écrirai plus tard... dans quelques jours.

Hermann resta seul, et sa physionomie eût été indéfinissable pour l'observateur le plus habile. La première lettre d'amour à laquelle on attache ce bonheur de toute la vie qu'on n'a point encore appris à voir fuir et reparaitre mille fois, et qu'on croit saisir pour toujours ; la première dépêche du ministre qui vous annonce qu'on rend à vos signalés services une justice éclatante qu'on attendit vingt ans et pour laquelle on risqua vingt fois sa vie, n'ont jamais produit de plus vives impressions ; pourtant il se mêle à cette joie une sorte d'embarras ; d'hésitation et d'inquiétude. Hermann agite vivement sa belle tête, dont les traits délicats et gracieux expriment je ne sais quelle souffrance involontaire ; il passe sa main sur son front, comme pour en chasser une importune idée, et, avec ce mouvement de dédain qui lui est devenu habituel, ses lèvres laissent échapper ces mots : “ Qui n'en ferait autant à ma place ? ”

Ce jour-là même Hermann se rendit au Marais, dans la modeste demeure habitée par Mme de Mérinville et sa fille, la douce et jolie Francesca.

Mme de Mérinville était la sœur cadette de Mme de Melcourt ; toutes deux étaient fille de Mme d'Herby, veuve d'un président au parlement de Paris.

Madame de Melcourt avait été mariée à un magistrat, et vivait non loin de sa mère, dans cette aisance qui préserve en même temps de l'inquiétude et de l'envie. Comme sa mère elle avait deux filles à aimer ; deux projets pour sa vie, deux espérances pour sa vieillesse : Louise et Eléonore. Mme de Mérinville était mariée par amour à un des brillans colonels de l'armée française. Sa mère, après quelques objections, avait cédé à ce mot : *Je l'aime*. D'ailleurs, Mme d'Herby, d'un caractère apathique et faible, résistait peu à la volonté des autres. Elle aurait pu se repentir de sa condescendance ; car, dix-huit mois après son mariage, le colonel fut tué, laissant sa jeune femme enceinte de Francesca, qui vint au monde au milieu des larmes et du désespoir de sa mère. Mme d'Herby, tout en partageant sa douleur, disait : Ma fille a eu deux ans d'amour heureux, et il y a tant de gens auxquels il ne fut jamais donné quinze jours de bonheur ! Ainsi son esprit trouvait toujours le côté consolant des choses ; la résignation, cette vertu des âmes faibles, était sans cesse dans ces discours comme dans sa pensée, et pourtant, en l'observant avec attention, on hésitait à croire que l'indifférence du cœur fût la cause de cet inaltérable calme. Que de fois on pourrait retrouver dans les événemens oubliés les motifs de la froide apathie des vieillards ! Peut-être s'était-il passé dans l'âme de Mme d'Herby, à l'époque des passions, un de ces drames inconnus que renferme secrètement le cœur de quelques femmes, qui dévore en silence leurs vives facultés, et ne leur laisse, pour les événemens du reste de leur vie, qu'insouciance et dédain.

Francesca la fille unique de Mme de Mérinville, était jolie, gracieuse, mignonne. Sa beauté délicate, frêle, mystérieuse quoique parfaitement régulière, ne suffisait pas pour justifier le charme irrésistible qu'elle exerçait ; des causes morales que rien